

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 avril 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Notes et impressions. — La Porteuse de Pain (suite et fin). — A ma petite sœur, par Angéline. — Un conseil par semaine. — La comtesse de Chambord. — Le départ des cloches. — Poésie : Pâques. — Le prix du temps. — Primes du mois de mars. — Récréations de la famille. — Rébus — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux sœurs.

GRAVURES. — Pâques : Les cloches s'en vont à Rome. — La semaine sainte : Jésus succombant sous sa croix. — Gravures du feuilleton. — Portrait de la comtesse de Chambord. — Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'AVRIL), aura lieu lundi, le 3 mai, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENTRE-NOUS

Q'EST donc dimanche Pâques ! Le carême est, dit-on, une excellente institution—les savants eux-mêmes le reconnaissent,—on affirme que, ne fut-ce qu'au point de vue hygiénique, elle est sage, et ne produit que de bons effets. D'anciens pensent que Moïse, qui en fut l'inventeur, n'a eu d'autre but que de renouveler, rafraîchir et purifier le sang, en promulguant la loi du jeûne avant la Pâque.

L'Eglise, d'après l'enseignement divin, a gardé la loi mosaïque sous ce rapport, mais en la modifiant, en lui donnant une portée plus élevée et en la purifiant.

Quoiqu'il en soit, carême pour tout le monde, qu'il s'agisse de mortification ou d'hygiène, carême signifie maigre et jeûne.

Maigre ! c'est-à-dire, morue, hareng, hareng, morue, salés, frais, fumés, mais toujours le même ordinaire agrémenté de beurre, œufs, etc.

Sel, fumée, poisson,..... !

Disons-le, c'est monotone !

.

Demain, les cloches, revenues de Rome, sonneront à toute volée ; demain c'est jour gras, gras, comprenez-vous, nous allons nous asseoir le matin, autour de l'omelette au jambon traditionnelle, que tout bon canadien s'offre le jour de Pâques ; puis, à midi, viendra l'agneau légendaire que beaucoup d'entre nous ne manquent jamais d'acheter pour l'anniversaire béni de la résurrection du Sauveur !

L'usage de donner des œufs de Pâques est tombé en désuétude chez nous ; il existe cependant encore dans notre mère-patrie, en France, où il a pris diverses formes et est devenu même une seconde édition des étrennes.

D'où vient cette coutume ? Peut-être de ce que nos pères, plus rigides que nous, ne jouissaient pas de la tolérance dont l'Eglise fait preuve en nous

permettant l'usage des œufs pendant le carême. Aussi, quand le jour de Pâques arrivait, était-ce grande joie de pouvoir servir les œufs sur la table.

Aujourd'hui, dans les provinces, surtout dans la classe bourgeoise, on donne encore des œufs peints en rouge, en bleu, etc, aux enfants, pour fêter la fin du temps du jeune et du maigre.

A Paris, on a voulu raffiner, l'œuf s'est changé en sucre, puis il a augmenté de volume, il a perdu sa forme et s'est transformé enfin en écrin contenant une montre, un collier, un bijou quelconque.

C'est ainsi qu'à force de s'éloigner de la tradition, on l'a complètement défigurée.

Les œufs de Pâques ont cependant fourni matière à de charmantes légendes ; ces quatre mots servent même de titre à un des plus jolis contes de ce délicieux conteur, le chanoine Schmidt, dont nous avons tous lu les livres autrefois.

.

Un jeune garçon revenait, le jour de Pâques, d'un château habité par une jeune et noble châtelaine, dont le mari, vaillant chevalier, guerroyait en Terre Sainte. La charitable dame s'était fait une loi de distribuer aux pauvres habitants de ses terres, en ce jour là, tous les œufs que pondaient, pendant la semaine sainte, les poules de sa basse-cour, et sur lesquels elle faisait peindre les armes et la devise de sa maison.

A cette époque, vous le savez, le service des postes laissait beaucoup à désirer, le télégraphe et la vapeur étaient encore dans l'avenir, et la châtelaine, sans nouvelles de son noble époux depuis longtemps, était agenouillée le jour de Pâques dans la chapelle du castel, et priait avec ferveur :

" Monseigneur Jésus-Christ, disait-elle, comme je nourris ici vos pauvres, daignez nourrir en Palestine monseigneur mon époux, qui peut-être manque de tout pendant que les greniers de ses fermes plient sous le poids de nos récoltes."

L'enfant s'en revenait donc de la distribution des œufs, et rapportait son panier bien rempli à son aïeule, la seule parente qui lui restât. Comme il passait au bord d'un ravin, il entendit un gémissement monter vers lui. Il s'arma du signe de la croix et demanda si c'était une âme chrétienne qui se plaignait ainsi :

—Je suis chrétien et j'habite encore ce monde, répondit la voix ; mais voici deux jours que je suis tombé, en voyageant de nuit, dans ce ravin ; je me suis blessé en tombant, et, si Dieu ne vous avait pas envoyé à mon secours, je sens bien que j'allais mourir de faim.

Le garçon fut bientôt près de lui et, à défaut d'autre nourriture, lui offrit les beaux œufs rouges contenus dans son panier. Le chevalier en portait un avidement à sa bouche lorsque ses yeux tombèrent sur la devise qui y était écrite.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il, est-ce un rêve ? C'est la devise de ma maison ! Au nom du ciel, dis-moi, mon enfant, où je suis. Il y a six ans que j'ai quitté l'Allemagne et je revenais dans mes domaines quand je suis tombé dans ce ravin. Les fatigues, les souffrances m'ont affaibli la mémoire et je suis souvent forcé de demander mon chemin, mais je me souviens bien de cette devise, c'est celle de ma famille !

—Noble Seigneur, vous êtes près du château de Lauffen. Ce matin, la noble chatelaine m'a donné ces œufs de Pâques pour les porter à ma vieille aïeule, mais je suis heureux de pouvoir vous les offrir pour apaiser votre faim.

—O Providence ! dit le chevalier, comment reconnaître vos bontés ! Ainsi, ma noble dame vit, et ce sont les aumônes qu'elle fait aux pauvres de Jésus-Christ qui m'empêchent aujourd'hui de mourir de faim ! Jeune ami, je suis le baron de Lauffen, revenant de Palestine, et tant de changements se sont accomplis ici comme en moi-même que je ne reconnaissais pas le pays où je suis né.

La prière de la chatelaine avait donc été entendue et exaucée.

.

Donnez aussi des œufs de Pâques ; cette coutume est bonne et discrète ; sous ce nom d'œufs de Pâques vous pouvez offrir ce que vous voudrez, souliers pour les pieds nus, couvertures, habillements, n'importe quoi, ce ne sera plus une aumône, un secours, mais deviendra un présent, un cadeau, qui

ne blessera pas les susceptibilités qu'il faut toujours respecter.

Oh ! ce n'est pas l'occasion qui manque, voyez, l'inondation nous est arrivée, subite, foudroyante, irrésistible avec son triste cortège de manque de travail, de misères et de faim.

Que de familles sont sans logement et sans pain ! Vendredi dernier, on prévoyait déjà le danger, et c'est au moment même où le comité d'inondation et ses invités festoyaient et se félicitaient des mesures prises pour empêcher le désastre, que la glace s'accumulait en bas de Montréal et, arrêtant l'eau, la forçait à envahir la ville.

Cette ironique et fatale réponse aux congratulations que s'adressaient mutuellement les convives, a été très remarquée.

C'est au moins une singulière coïncidence. Le lendemain, samedi, l'eau montait, montait toujours, et bientôt on acquit la certitude qu'on ne se trouvait pas en présence d'une inondation ordinaire, mais d'un envahissement en rapport avec la joie des Pères de la Cité d'avoir échappé au danger — ce qui n'est pas peu dire.

Ce qu'il s'est produit de misères et déployé de dévouements est incroyable.

Allons ! il y a encore du bon chez l'homme, et c'est aux jours de détresse qu'on le constate avec plaisir.

.

Dieu, merci ! tout est terminé maintenant en ce qui regarde l'eau.

Mardi, la débâcle a eu lieu, et on a commencé à respirer.

Respirer peut sembler ironique, car ce que les poumons absorbent depuis plusieurs jours est un air lourd, empoisonné, chargé de miasmes et de maladies.

On va prendre des mesures pour remédier autant que possible à cet état de choses.

.

Mais la misère, elle est affreuse !

Ce n'est pas tout que l'eau se retire, il faut regarder ce qu'elle laisse, et dans notre siècle de science et de recherches microscopique, on sait que le terrain humide vivifie les microbes, père de toutes maladies, si l'on en croit Pasteur et son école.

Ne voulant pas trop vous attrister, je ne vous parlerai pas trop des misères constatées. Vous les connaissez comme moi et vous essayez de les soulager. Je me réserve pour la *Chronique du bien*, que je prépare pour le mois prochain ; je crois que je vais avoir une bonne moisson à faire.

Tant mieux, je désire inscrire au plus tôt dans le livre d'or du MONDE ILLUSTRÉ, et par conséquent d'un journal des honnêtes gens, les noms de quelques citoyens qui ont fait preuve de courage, de dévouement et de charité.

.

J'ai le triste devoir de vous signaler cette semaine la mort d'un de nos bons canadiens, un de mes confrères, Ferdinand Gagnon, qui s'est éteint le seize de ce mois, à Worcester (Etats-Unis), où il était fixé depuis de nombreuses années.

Je n'ai eu le plaisir de lui serrer la main qu'une seule fois, il y a à peine deux ans, lors de la célébration du cinquantième de la Société Saint-Jean-Baptiste. Je ne l'ai vu que quelques instants, mais j'ai pu l'apprécier ; c'était un brave cœur, il était Canadien-français des pieds à la tête et savait toujours défendre son pays et ses opinions avec courage et énergie.

Comme l'hon. juge Mousseau qui l'a précédé dans la tombe de quelques semaines, il semblait bâti pour nous survivre à tous, et comme lui il a succombé à l'âge où l'on espère encore vivre de longs jours.

Soutenu par le cœur pendant ses longues luttes, c'est du cœur qu'est venu le mal qui l'a terrassé.

Comme je vous le dis plus haut, Gagnon avait quitté le Canada depuis de longues années. De temps en temps il nous arrivait, il venait passer quelques jours chez nous, respirer l'air du pays, puis, reprenant son bâton de voyage, il s'en allait recommencer la tâche quotidienne et remettre sa plume au service de ses compatriotes, transplantés comme lui en terre étrangère.